



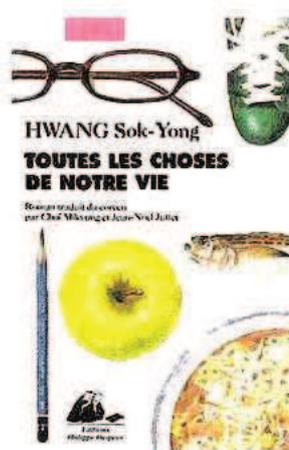
## Les objets ont (parfois) une âme

*Toutes les choses de notre vie*  
de Hwang Sok-yong

*Traduit du coréen par Choi Mikyung  
et Jean-Noël Juttet, Philippe Picquier,  
Arles, 2016, 192 pages, 18,50 euros.*

**A**L'ORIGINE était une petite colline aux herbes folles où vivaient quelques paysans, à l'ouest de Séoul. Devenue une décharge à ciel ouvert au milieu des années 1970, elle s'est élevée à près de cent mètres au-dessus du fleuve Han avant d'être transformée en un lieu de promenade et d'habitations de luxe. Hwang Sok-yong se saisit de cette histoire – réelle – de l'île aux Fleurs pour rendre hommage aux laissés-pour-compte qui ont forgé la Corée du Sud d'aujourd'hui. Comme toujours chez lui, réalité, fiction et fantastique se mêlent intimement, donnant à son écriture une puissance sans égale.

Et l'on découvre Gros-Œil, gamin de 14 ans, contraint avec sa mère de quitter son quartier pauvre de la capitale pour un endroit encore plus miséreux : Nanjido, l'île aux Fleurs, où les orchidées ont cédé la place aux ordures de tous ceux qui font Séoul – riches, couches moyennes naises, Américains, mais aussi usines et surtout chantiers de construction. Un « *dépotoir où venaient échouer les choses dont les gens ne voulaient plus (...)* ; *et ceux qui vivaient ici étaient aussi des gens que la ville avait abandonnés et chassés* ». Place nette pour une Corée modernisée à marche forcée. Ainsi en a décidé le dictateur Park Chung-hee (père de l'actuelle présidente), qui a aussi ouvert des « camps de rééducation » pour les rebelles, les voleurs, etc. Le père de Gros-Œil y est envoyé afin de devenir « *un homme nouveau* ». Il finira en cendres, sans que jamais personne sache pourquoi.



Quand il débarque, Gros-Œil est pris à la gorge par l'odeur pestilentielle. Mais il faut chaque jour fouiller et fouiller encore cette décharge pour essayer de récupérer tout ce qui peut l'être au milieu des produits en décomposition, des chats crevés, des émanations de méthane... Plus de deux mille personnes habitent là, dans des cabanes de fortune accrochées à flanc de colline, où la vie parvient à prendre racine avec ses hiérarchies, ses histoires de couple, d'alcool, ses bagarres, ses amitiés. Comme celle qui lie le héros au Pelé, jeune homme un peu simplet qui lui fait découvrir les Kim, petites flammes bleues virevoltant dans les herbes, esprits des anciens paysans chassés de leurs terres.

Au pays de Hwang Sok-yong, les objets aussi ont une âme... du moins ceux auxquels on tient vraiment. « *Dans notre culture, explique l'auteur, on raconte beaucoup d'histoires avec les Tokebi, des lutins espiègles, bouffons, pleins d'humour, des feux follets s'incarnant dans les objets auxquels les êtres vivants se sont attachés.* » Mais les lutins tendent à disparaître. « *Les gens achètent et jettent leurs objets sans jamais y prêter attention. C'est le propre de la société de consommation, de la société capitaliste. Il faudrait faire revivre les Tokebi, et donc changer le mode de production.* »

La légende et le chamanisme, entremêlés à la réalité, servent le combat sans fin de l'écrivain pour une autre société, pour d'autres rapports entre les êtres humains et les objets, comme dans ce roman, et bien sûr entre les gens simples et le pouvoir. Le tout avec poésie et humour – telles ces pages savoureuses sur la distribution de *ramen* (nouilles) par les dames patronnesses de la ville, appareil photographique en bandoulière, à la veille de Noël. L'empathie de Hwang Sok-yong pour ses héros s'accompagne toujours d'une rage féroce contre les puissants.

MARTINE BULARD.